Le sel de vie

Autor(en): **Mauron, Marie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **62 (1953)**

Heft 3

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-683147

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

pressante actualité, ne doit pas nous laisser oublier les innombrables problèmes que pose le sort des habitants de la capitale déchue, ni la misère de leurs enfants.

Les réfugiés

Les dépêches, les reportages de la grande presse, depuis des mois, ont marqué l'étendue du nouveau mal qui venait atteindre Berlin. Après les déplacements massifs de la population allemande provoqués par l'effondrement du front en 1944, puis par les conditions des vainqueurs, la situation semblait devoir et pouvoir se stabiliser lentement. Les quelque 12 millions de réfugiés de l'Est retrouvaient lentement un statut. Les exodes individuels qui se continuaient tout au long de la frontière des deux Reichs ne présentaient plus de caractère de gravité et étaient facilement résorbés.

Soudain, en même temps que les mesures prises par les Soviets rendaient le passage presque impossible entre les deux Allemagnes, l'exode, au deuxième semestre 1952, recommença de façon massive vers Berlin, seule porte restée ouverte, seule place avancée de l'Europe occidentale dans l'Europe orientale d'après 1945.

Berlin enregistrait, au premier semestre 1952, une entrée mensuelle de 4000 à 5000 réfugiés; au deuxième semestre le chiffre s'élevait à 13 000 ou 15 000 entrées par mois. 1953 devait marquer un nouvel afflux: 25 300 réfugiés cherchaient asile à Berlin-Ouest en janvier, 40 000 en février. En mars le chiffre aura sans doute été dépassé encore.

Qu'est-ce qui a provoqué ce soudain afflux? Il est malaisé d'en discerner les causes exactes. Réfugiés politiques au sens strict du mot, c'est-à-dire personnes que leur situation même, ou leurs antécédents, ou l'affirmation imprudente de quelque position politique auraient mis en danger dans leur liberté sinon dans leur vie? Le nombre de ceux-ci est et demeure extrêmement limité, il ne représenterait guère que le 3 ou le 4 % du total des fugitifs.

C'est bien plutôt une lassitude devant la constante misère et la pénurie sans fin qui semblent peser sur les provinces de l'Allemagne de l'Est, qui paraît avoir causé la plupart des cas. Ne voyant pas de fin au sort qui les accablait, aux exigences non plus de leurs nouveaux maîtres, ces centaines, ces milliers de gens ont abandonné ce qui leur restait et mis leur espoir dans le refuge berlinois.

Un jour sans rien dire...

Un jour, sans rien dire, ils se sont mis en route, ne partant en apparence que pour les courses quotidiennes ou pour quelque visite à des parents, ils ont gagné Berlin-Est, puis, de là, passé dans Berlin-Ouest. Ils viennent de partout, si longues que soient les distances qui séparaient leur ville ou leur village de Berlin. Bourgeois ou artisans d'hier, ouvriers, intellectuels parfois aussi. Paysans en nombre croissant aussi et surtout, aujourd'hui, qui, ne pouvant satisfaire aux réquisitions massives et impérieuses dont leur terre, leur étable ou leur basse-cour étaient grevées, craignant d'être accusés de quelque sabotage, ont préféré s'en aller, laissant là leurs vaches, leurs poules, leur cheval peut-être, leur ferme et les terres que leurs pères pourtant avaient cultivées avant eux. Et ce sont les plus tragiques peut-être, si l'on songe à ce qu'est pour un terrien que l'abandon de sa terre. Réfugiés d'ailleurs aussi, qui chassés en 1944 ou 1945 de Roumanie ou d'un autre pays pour leur «origine ethnique allemande», las de leur misère, pensent que l'autre Allemagne leur offrira cette chance que leur a refusée celle où ils vivaient dans la misère depuis 5, 6 ou 7 ans.

Il y a des vieillards tout chenus, il y a des familles — souvent la mère veuve de guerre et ses enfants, parfois le père est là aussi, parfois tous les enfants, parfois l'un d'eux n'a pu venir et a été retenu, à l'instant, dans certains cas tragiques, où la famille s'embarquait dans le métro qui allait les mener de l'autre côté de la zone russe.

Des adolescents, des jeunes gens

Il y a des jeunes aussi, de 16 à 20 ou 24 ans, au-dessus de 18 ans pour la plupart, venus seuls, pour échapper à quelque conscription ou quelque travail qu'ils redoutent, poussés aussi parfois par le seul goût de l'aventure ou à la suite d'une querelle familiale. Leur nombre, à ces jeunes venus isolément, n'est pas considérable d'ailleurs. De 300 à 400 par mois pendant le premier semestre 1952, il n'a passé qu'à une moyenne de 500 à 600 au cours du deuxième semestre pour se stabiliser à quelque 600 tant en janvier qu'en février derniers. Quelques-uns sont d'authentiques réfugiés politiques aussi — des lycéens ou des écoliers qui ont eu des paroles ou des gestes imprudents et ont été dénoncés, à la suite de la mort de Staline ce fut le cas pour quelques-uns d'entre eux.

Ces jeunes-là, s'ils sont majeurs selon la loi soviétique qui fixe la majorité à 18 ans, ou munis d'une autorisation régulière de leur famille, ils sont conduits dans des délais très courts en Allemagne occidentale, après deux à trois semaines seulement de passage à Berlin. Car il s'agit de les faire échapper avant tout à la promiscuité redoutable des camps et à l'inaction dangereuse dans la grand ville. Des camps sont prévus pour eux en Allemagne occidentale, où ils pourront apprendre un métier, recevoir une formation professionnelle dont ils sont souvent dépourvus, et être encadrés moralement par des éducateurs.

Camps de passage, camps permanents

Mais les autres?

Pour les autres ce sont les camps. Les camps de passage où ils attendront qu'il puisse être statué sur leur sort et d'être reconnus ou non comme réfugiés politiques au sens large du mot. Le camp de transit où ils seront appelés, pour ceux qui sont admis à gagner les provinces occidentales, lorsque leur passage sera possible — et cela peut durer des semaines et des mois parfois. Les camps permanents pour ceux qui ne seront pas reconnus comme réfugiés politiques et ne pourront rester qu'à Berlin, mais sans avoir l'autorisation d'y travailler cependant.

Le petit tableau ci-dessous, pour les deux premiers mois de 1953, montre l'ampleur du problème posé aux autorités comme à la Croix-Rouge berlinoises:

	arrivés à Berlin	départ vers Allemagne occ.	retour en zone orientale
Janvier 1953 . .	25 300	10 500	500 env.
Février 1953 . .	40 000	15 000	500 env.

On voit de combien, chaque mois, s'accroît le nombre des réfugiés de Berlin.

Certes le départ de ces milliers de fugitifs ne pèse-t-il guère à l'Allemagne de l'Est: sur ses 18 millions d'habitants, que représentent-ils? Mais leur arrivée à Berlin présente pour les autorités de Berlin-Ouest et le Sénat de la ville un problème d'une autre importance. Près de 100 000 réfugiés sont actuellement à Berlin, qui, non reconnus, ne pourront pas en repartir d'aucuns, qui attendront longtemps encore leur départ les autres. Et sans cesse leur nombre s'accroît encore. L'équilibre entre les départs et les arrivées avait été obtenu enfin le 20 mars: on avait pu évacuer en Allemagne occidentale plus de réfugiés, ce jour-là, qu'il n'en était arrivé de nouveaux. Il fut maintenu les deux jours suivants, la balance semblait redevenir positive. Il fallut vite en perdre l'espoir: dès le 23 mars le déséquilibre réapparaissait et il se présentait à Berlin plus d'arrivants que l'on ne pouvait en évacuer.

Une autre difficulté se présente d'ailleurs. Le 40 % des réfugiés souhaitent rester à Berlin, si inconfortable qu'y soit leur sort, si lourde la vie des camps, pensant peut-être qu'une grande ville les protégera mieux, souhaitant aussi de telle sorte demeurer quand même plus près de leurs anciennes provinces. Et Berlin ne peut en garder que le 4 % au maximum. Mais nous reparlerons des camps le mois prochain.

Un récit des enfants perdus de Provence

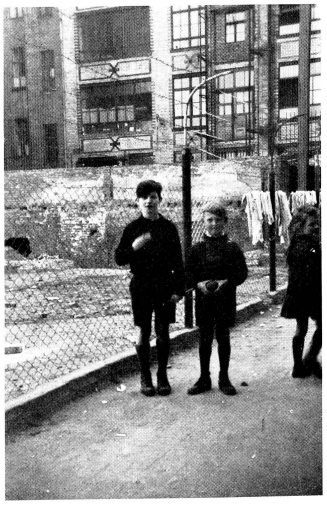
LE SEL DE VIE

par Marie Mauron — Prix Veillon 1953

Dans le calme soir de novembre, un tout petit piétinement le long des murailles du mas, puis la tambourinade de poings puérils à la porte; et, cette porte ouverte, deux enfants encapuchonnés sur le fond brasillant des premières étoiles qui jouent parmi les oliviers. Ni le temps de crier le ah! traditionnel ni celui de tendre les bras, quatre petits bras drus m'ayant saisie d'assaut et deux capuchons étouffée. Enfin, quand je repose à terre, devant le feu de bûches, Mitsou, le plus petit des arrivants, l'autre me fourre dans la main un bol extrait de sa cape flottante:

— C'est pour le sel, dit-il sérieux — vous savez, le sel du premier repas dans notre nouvelle maison, notre château. Nous voulons qu'il nous vienne de nos meilleurs amis.

Graves, émus, nous emplissons le bol de terre jaune puis, sur le fond d'étoiles à présent



Enfants réfugiés dans la cour d'un camp berlinois.

PRO INFIRMIS

A l'occasion de sa collecte annuelle en faveur des infirmes et de sa vente de cartes, Pro Infirmis a édité une plaquette d'un extrême intérêt «La technique au service des infirmes». Textes et photographies montrent les résultats auxquels on atteint actuellement. L'infirme peut combler, grâce aux appareils dus à la technique contemporaine, les lacunes physiques ou mentales qui jusqu'à présent paraissaient irrémédiables. Appareils acoustiques électriques, sons lumineux, machines à écrire ou à lire pour aveugles, prothèses nouvelles, cent inventions ingénieuses peuvent transformer la vie de l'infirme. Mais un tel équipement technique n'est pas à la portée de tous ceux qui en auraient besoin. C'est pourquoi Pro Infirmis fait appel à tous pour l'aider dans sa tâche.

---

avivées, dans la clémente nuit d'automne, les deux enfants à capuchon s'en retournent chez eux accompagnés du claquement de leurs galoches.

— A moi, un peu! prie bientôt le petit.

Ils s'arrêtent, se passent le sel de bienvenue et — lutin qui toujours sautille, je te vois repartir d'un pas soudain posé, grave à ton tour devant le privilège de porter à tes camarades le symbole de l'amitié et celui de l'accueil de notre terre lasse qui par vous, enfants, rebourgeonne.

*

D'où viennent-ils? De partout où l'on souffre. Le père est mort, ou parti, ou chômeur, ou malade, car la gamme du mal est longue et variée. La mère manque ou s'épuise, à bout de misère et d'angoisse, à maintenir un foyer démoli à tous les sens du mot car la maison est quelquefois l'une de ces maisons elles aussi tuées pendant la guerre, celles où l'on voyait un lit tordu au milieu des platras, un pauvre torchon encore suspendu, le bout d'une poutre brûlée et le miroir cassé jouant sous le ciel ironique. Une de ces maisons mortes et rabibochées pauvrement pour ceux qui sont pauvres. Ainsi, de bric, de broc, toutes finiront par renaître. Mais quelque chose sera mort pour ne jamais ressusciter si nos enfants, eux, meurent. C'est ici qu'il faut étayer, remonter, ne pas dire aux sauveteurs: patience! faire non seulement vite mais bien, prendre, les volant au malheur, ces gosses pâles, aux os, au sang si pauvres que l'on a peur. Et justement ne pas, ne jamais avoir peur mais au contraire confiance quand même dans l'amour, le miracle, le soleil et la terre, la vieille terre lasse qui reverdit par tous ses arbres quel qu'ait été l'hiver et qui saura revivre par ses petits quel qu'ait été le mal.

Jadis on parlait de pitié, vocable démonétisé, de bonnes œuvres, vocable humiliant. Aujourd'hui et ici, dans ce château donné pour que revive l'enfance si injustement éprouvée, on ne parle qu'amour et que droit à la vie. Si quelqu'un est humilié dans sa condition d'homme, c'est l'homme, devant ces misères, devant ces innocents frappés qui lui sourient.

Il faut bien qu'une part de cette humanité — celle qui aime et qui comprend, l'infime — rachète l'autre qui tue et sape dans les gosses la race même et l'avenir. Il faut bien, follement, que quelques-uns croient en la vie et l'aident quand le reste pousse à la mort. Ils y ont cru et ils y croient ceux qui, ça et là dans le monde et s'entraidant, œuvrent de cent façons pour ramasser les enfants dans les ruines, pour les nourrir sur ce sol ravagé, en adoptant une centaine dès qu'ils ont le pain et le toit pour cinquante, ceux qui font vœu de leur rendre l'amour en dépit de la haine et de leur rapprendre le rire sous le soleil malgré les deuils. Car je n'ai rien entendu de terrible comme ce mot d'un de nos docteurs-collecteurs: «Ces petits-là, qui à six mois n'ont pas le poids d'un nouveau-né normal, qui à six ans semblent de petits vieux, ne savent pas sourire. Rien n'est insoutenable comme leur regard de traqués.»

*

Eh bien, sitôt nos petits installés dans leur château de Provence plus grand que le nid primitif puisque plus grande est la misère, sitôt leurs classes amarrées au milieu de beaux arbres pleins d'oiseaux qui pépient moins qu'eux, nous avons fait la première veillée du samedi autour du feu, dans le salon laissé intact, qu'ils soignent et respectent avec ce sens subtil du respect sous toutes ses formes que leurs maîtres cultivent soigneusement en eux. Ils étaient là quarante, fillettes, garçonnets, assis en rond sur le tapis, devant la flamme, leurs belles joues neuves rougies par la santé, la chaleur et l'entrain. Outre leurs directeur et directrice qui sont leurs père et mère il y avait, mêlés à eux, leurs jeunes maîtres, un garçon, une fille, presqu'encore des enfants, qui sont leur sœur, leur frère aînés bien plus que leurs instituteurs. En vérité pourtant quelque chose les distinguait: ces insignes si enviés de la maîtrise, les castagnettes et le tambour qui rythment chants et danses et que, de temps en temps, les plus grands empruntaient. Soudain l'un des enfants proposait la bourrée et les quadrilles se formaient pour «la danser à quatre même quand on est huit». Tous se sentaient devenus Auvergnats. Ou bien une fillette lançait la ritournelle d'une chanson niçoise et deux, trois parties successives entraient en fugue dans le chant, menées par un chef juvénile qui, très sérieux, de sa petite main, dirigeait le canon et donnait à l'instituteur le signal d'un tam-tam pour soutenir le chœur. Les petits chanteurs italiens de della Robbia ont cette gravité heureuse. On se dégourdissait après deux ou trois chants en nous attachant, nous les vieux, dans la guirlande bariolée d'une farandole et soudain, les fleurs roses et bleues retombant molles sur

celles du tapis, on nous donnait la comédie, le chef d'orchestre se muant en Maître Patelin, l'étoile du rondeau niçois en comédienne et l'aspirant-tambour en un Geoffroy de la Maussan qui ravirait Giono.

Je sais de quels soucis les directeurs-parents de la maison paient, la veillée finie et finie leur partie de basse dans les chœurs, ce café au lait, ces galettes qu'on acclame à l'entracte. Mais tant de baisers au moment de la pépiante couchée, tant de bras ronds passés à leurs cous et qui serrent, valent ces heures de calcul seuls avec un cahier où s'alignent de gros nombres à plusieurs chiffres avec beaucoup de retenues. C'est parce qu'ils sont payés de leurs peines et des futures par cette joie qu'ils font éclore qu'ils peuvent affronter sans découragement le courrier quotidien qui pour cinquante lits déjà pleins apporte cent demandes.

— Henri, dit la directrice à son mari promu administrateur, Henri, on ne peut décemment répondre non à... ça. Tiens, lis.

— Henriette, répond Henri, finalement, en nous serrant un peu, on la prendra, hein, la sœur de Roger?

Et la femme coupe, plus bas:

— Tu sais ce qu'il m'a dit, Roger? Si vous la prenez, vous verrez: vous en serez contents. Elle est si intelligente, elle!

Ce soir le mari n'a plus eu le temps de répondre: le frère cadet de Roger «dont la sœur, elle, est si intelligente», ce tout petit lutin qui portait gravement le sel ami par une nuit d'étoiles, eh bien, il entre tout de go dans le bureau de ceux qui alignent des chiffres:

— Non, fait-il en riant, je ne suis pas couché parce que... notre Africaine... son agneau est né.

Au plus méchant de la disette, quand tant d'enfants nouveaux «qu'on ne pouvait pas refuser» devaient être hébergés en surplus, on avait acheté aux bergers transhumants cette brebis et une agnelle pour nourrir la famille accrue. Mais jamais ladite famille, accrue ou non, n'accepta qu'on tuât les bêtes.

— Des bêtes! mais pas de la viande. Ajoutons-les à nos chèvres. Ce sera beau!

Ainsi s'était accru cet été le troupeau qui ce soir s'accroît de nouveau par une naissance charmante. Dans quelques jours il s'accroîtra de quelque enfant qu'on ne peut pas laisser et, petit pâtre! de ta sœur ah! si intelligente, elle!

— Une de plus une de moins! dit Henriette qui en oublie ses chiffres. Puisqu'un agneau est déjà né et qu'au printemps nous aurons des chevreaux il te faudra, berger, une bergère!... Va dormir maintenant. Fais de beaux rêves en attendant demain où nous irons chercher ta sœur. Ce soir est un beau soir et demain sera un beau jour.

Le garçonnet a tenté de siffler — comme un grand, pour montrer sa joie.

— Seulement le trou dans les lèvres, me confie-t-il, je le fais mal: voyez.

C'est vrai: il siffle au ras de sa fossette gauche.

— Ça ne fait rien, petit pâtre, le cœur y est: pour toi, pour nous, pour tous et à chaque nouveau qui luira le cœur y sera pour quelque autre. Va, où naît un lapin il naît un laiteron et cette terre entêtée, avec son soleil vous donnera plus que le sel d'amour le sel de vie.

L'infirmière et l'assistante sociale devant le malade

Par le Dr Etienne Berthet

La souffrance physique est ressentie par l'animal comme par l'homme, mais chez l'homme elle se double d'un sentiment nouveau, la détresse morale.

La médecine sociale à laquelle participent l'infirmière et l'assistante sociale est un immense progrès apporté au soulagement de la misère humaine, mais elle n'est pas tout. La vraie prévention de la tuberculose n'est pas uniquement dans les examens radiophotographiques et les réactions tuberculiniques des masses. Elle est essentiellement dans l'effort que nous ferons pour maintenir chez l'homme un meilleur équilibre social et mental.

La vraie médecine sociale est moins de construire des dispensaires et des sanatoriums que de donner aux familles des maisons saines, une